

JOLANTA DOMAŃSKA-GRUSZKA

Université Adam Mickiewicz, Poznań

RHÉTORIQUE DES FIGURES ET RHÉTORIQUE DES CONFLITS ; ENTRE STYLISTIQUE ET ARGUMENTATION

Abstract. Domańska-Gruszka Jolanta, *Rhétorique des figures et rhétorique des conflits ; entre stylistique et argumentation* [Rhetoric of figures and rhetoric of conflicts; between stylistics and argumentation]. *Studia Romanica Posnaniensia*, Adam Mickiewicz University Press, Poznań, vol. XXXIV: 2007, pp. 43-52. ISBN 978-83-232174-7-3, ISSN 0137-2475.

The term of *rhetoric* has known several senses since its foundation as *techne* of persuasion by Aristotle. This paper presents the historical reasons of limitation of the first rhetorical project into the scholar treaties in 17th–19th centuries. The next question is to explain the revival of rhetorical tradition with Chaim Perelman Olbrechts-Tyteca *Traité de l'argumentation* focused on the theory of argumentation and the French "nouvelle critique" focused on linguistics and stylistics. The key-term for both linguistic and philosophic approach of new rhetoric is *a figure of speech*. The author tries to find out if the modern reunified vision of rhetoric is possible and suitable.

L'emploi du terme *rhétorique* est tellement étendu et multiple que l'on est amené à se poser la question sur la définition du terme que l'on croit intuitivement clair et évident (*Rhétorique* d'Aristote !). Cependant il suffit de comparer deux ouvrages qui contiennent dans leurs titres mêmes le terme de rhétorique accompagné, ce qui plus est, du qualificatif *néo-* ou *nouvelle* – à savoir *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique* de Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca (première édition 1958) et *Rhétorique générale* (1970) du Groupe Mu¹ de Liège pour constater que le premier analyse les moyens logiques à l'usage de l'argumentation (pour Perelman la rhétorique équivaut à l'argumentation) et se veut un ouvrage philosophique d'inspiration aristotélicienne, le deuxième par contre se donne pour but l'analyse des figures de style du langage poétique (science de la « littéralité ») dans l'esprit d'une stylistique de souche structuraliste.

¹ La nouvelle critique et la sémiologie en France ont découvert à leur compte les rhéteurs du XVIII et XIX siècles – Dumarsais, Lamy, Fontanier : R. Barthes, *Rhétorique de l'image*, « Communications », no 4 (1964), G. Genette, *La Rhétorique et l'espace du langage*, « Tel quel », no 11 (1964) et sa préface aux *Figures du discours* de P. Fontanier, 1977, Flammarion, T. Todorov, *Littérature et signification* (1967), Larousse.

La rhétorique paraît ainsi écartelée entre une tendance logique-argumentative visant la persuasion et esthétique visant la fonction poétique / esthétique du langage.

Quelle est donc la rhétorique ? Stylistique ou argumentation ? Quel est le lien entre le vraisemblable, concept-base de l'argumentatif, et l'agréable du « beau parler » si un lien il y a. Nous allons dans le présent article essayer de retracer la trajectoire historique du terme *rhétorique* et tenter de conclure si nous avons affaire à une fracture historique entre les deux domaines de l'argumentatif vs le stylistique et si une vision (ré)unifiée est possible.

L'histoire et polémiques autour de la « vraie » acception du terme *rhétorique* reflètent les éternelles querelles de l'humanité, celle qui oppose le naturel au technique, l'inspiration et génie à l'imitation. L'autre est celle qui oppose l'universel (*logos* dans le sens de raisonnement logique que le langage est sensé suivre) et le particulier (*pathos* ou passions, émotions éveillées par l'emploi du langage).

1. RHÉTORIQUE = PHILOSOPHIE OU RHÉTORIQUE = POÉTIQUE² ?

1.1. RHÉTORIQUE PHILOSOPHIQUE – ENTRE LE VRAI ET LE VRAISEMBLABLE

Platon dans le *Gorgias* reconnaît un double usage à la rhétorique et décrit son idéal dans le *Phèdre*. Dans le *Gorgias* il parle du mauvais emploi de la rhétorique, emploi immoral, abusif, manipulateur de la parole publique qu'est la sophistique. L'emploi moral, par contre, consiste en la recherche de la vérité et identifie la rhétorique à la philosophie. Pour Platon, la seule rhétorique possible est celle au service de la philosophie. Aristote, son élève, prolonge l'étude de la rhétorique dans l'esprit socratique donc philosophique et moral mais sa réflexion va surtout se concentrer à affiner la technique d'atteindre la vérité – raisonnements logiques et argumentation. Cependant le Philosophe va plus loin et reconnaît à la rhétorique la qualité de *techne* en l'affranchissant de l'emprise philosophique (laquelle est une *episteme*) ce que présage sa définition fameuse de la rhétorique qui est « la faculté de considérer pour chaque question, ce qui peut être propre à persuader » (Rhétorique, I, 1355b). La rhétorique en tant que *techne* ne sert pas à persuader mais à théoriser comment persuader (Cassin, 1990). Son objectif principal n'est pas de chercher la vérité (philosophie) ni de démontrer (science) mais de trouver des solutions à la base du vraisemblable.

Selon Aristote, la rhétorique s'occupe de ce qui est mais peut devenir différent ou peut bien ne pas être du tout, ses champs d'activité préférés sont donc le politique et le juridique. Dans sa conceptions de la rhétorique à visée persuasive, tout

² Par poétique, désignée par des termes équivalents de stylistique ou rhétorique littéraire nous comprenons la connaissance des instruments théoriques visant à analyser la production littéraire : textes, phrases, mots.

est pris en compte : les preuves, les genres, les topoï, les passions, les raisonnements, le style, la division du discours – la traditionnelle invention, disposition et élocution.

Aristote a dédié le livre des *Analytiques* à la science, les *Topiques* à la dialectique et la *Rhétorique* à l'art du discours persuasif public. Ce qui est intéressant pour notre propos c'est la relation entre la dialectique et la rhétorique. Selon O. Reboul (Reboul, 1990) les deux disciplines ont une visée universelle, utilisent des techniques et procédés argumentatifs semblables. Le propre de la dialectique est de mener un jeu en respectant les règles dans le but prouver ou réfuter une thèse³ ce qui permet de la traiter comme la partie spécifiquement argumentative de la rhétorique (Meyer, 1999, p. 45). On peut donc en conclure que pour Aristote ce que la rhétorique et la dialectique ont en commun c'est la théorie de l'argumentation et les preuves dialectiques basées sur l'opinion (la *doxa*) doivent être mises en œuvre par la rhétorique qui vise la persuasion en situation de discours public.

L'objectif que la rhétorique et dialectique possèdent en commun est celui de vaincre l'adversaire (dans une dispute publique), sauf que la dialectique doit se baser sur des règles de raisonnement strictes que la rhétorique ne possède pas. La dialectique et la rhétorique sont « deux disciplines qui se recoupent, comme deux cercles qui présentent une intersection. La dialectique est un jeu intellectuel qui, parmi ses applications possibles, comporte entre autre la rhétorique. La rhétorique est la technique du discours persuasif qui, entre autres moyens de convaincre, comporte la dialectique comme son instrument proprement intellectuel » (Reboul, 1990, p. 51). Mais la rhétorique selon Aristote n'est pas que l'argumentation logique basée sur les prémisses nécessairement vraies. La force et l'importance du concept rhétorique aristotélicien est un effet de l'union heureuse au sein d'une discipline (rhétorique) de la force persuasive du discours public et de la validité logique du raisonnement basée sur la notion de vraisemblable (qui n'est pas à confondre avec le vrai).

1.2. LE RHÉTORIQUE ET LE POÉTIQUE OU « ARS BENE DICENDI »

L'Antiquité romaine prolonge la réflexion aristotélicienne, surtout dans l'œuvre de Cicéron qui, vivant encore aux temps de la république, exposait le côté public et civique de la rhétorique à savoir l'*ethos* (mœurs) de l'orateur (Meyer, 1999). Il paraît que c'est avec Quintilien et la chute de la république que la rhétorique fait la dérive vers l'art de bien parler. Quintilien, dans *Institutions oratoires*, apprécie toujours les implications morales et sociales de la rhétorique (*ethos*) dans la formation de l'homme mais sa définition de la rhétorique en dit beaucoup sur le changement de perspective : la rhétorique est « science de bien dire. Car elle embrasse à la fois

³ Pour rappeler, la sophistique ne raisonne qu'en apparence et se permet toutes sortes de ruses pour vaincre, la philosophie, par contre, est loin d'être traitée comme un jeu public, elle doit atteindre la vérité.

toutes les qualités du discours et par suite aussi les mœurs de l'orateur, puisqu'on ne peut bien parler sans être homme de bien » (De l'institution oratoire, II, XV, 34). Avec cette définition on voit que l'accent est mis non pas sur la persuasion mais sur l'éloquence. « Émerge ici une stratégie qui parie sur l'effectivité discursive contre l'intentionnalité épistémique ou éthique, une stratégie, autrement, qui valorise les effets au détriment des fondements » (Meyer, 1999, p. 70). C'est ainsi que revient le problème soulevé par les Sophistes, celui de savoir si l'art de « bien dire » signifie toujours « dire vrai ».

Cette tendance à privilégier le côté esthétique au détriment du côté de l'efficacité persuasive a, selon A. Lempereur (Lempereur, 1990) deux raisons. La première, de nature philosophique, se place dans le sillage de la critique platonienne. Comme la rhétorique ne vise pas la vérité et la nécessité et qu'elle postule une pluralité de réponses ce qui la confine vite à la sophistique, on ne garde de la rhétorique que sa part la plus neutre, la plus éloignée de la philosophie, le style.

Le deuxième, c'est la relation de « feedback » entre la rhétorique et la stylistique (Lempereur parle de 'production littéraire', op. cit., p. 142) – la rhétorique d'abord culmine dans les figures et ainsi se stylise, l'emploi des figures ne sert pas avant tout le but persuasif mais devient le but en soi, la source du plaisir esthétique, le phénomène littéraire apparaît. La littérature se détache de la visée persuasive et mobilise avant tout le côté esthétique, soit la partie élocutionnaire⁴. C'est ainsi que plaire et émouvoir priment enseigner et convaincre.

La force du projet rhétorique aristotélicien vient du fait que le Philosophe a su proposer un modèle d'ensemble où l'argumentatif était liée à l'oratoire, où la force du raisonnement allait de paire avec l'aspect esthétique et pragmatique (*pathos*) du discours public. Les chercheurs sont d'accord (Reboul, 2001, p. 88) que le déclin de la rhétorique commence avec la séparation des deux dimensions – oratoire et argumentative – de la rhétorique par l'humaniste Pierre de la Ramée au XVI^e siècle qui a réduit la rhétorique à « l'étude des moyens d'expression ornés et agréables » (citation d'après Reboul, 2001, p. 88).

La critique fondamentale de la conception aristotélicienne de la rhétorique basée sur le vraisemblable et sur l'opinion vient de Descartes qui dénie la possibilité même d'une argumentation contradictoire et probabiliste. Descartes rejette la notion de vraisemblable au nom de la vérité seule, unique et universelle (l'évidence des idées claires et distinctes), vraisemblable étant selon lui l'équivalent de faux. Seule la démonstration basée sur l'évidence compte en philosophie, l'expérience et la déduction sont à même de fournir la solution de tout problème. La rhétorique se trouve limitée aux débats juridiques, la politique, la prédication et l'enseignement.

⁴ « Dans les circonstance sociales qui exigent la production de discours ou des textes 'éloquents', l'usage des arguments et des figures ... est lui-même conventionnalisé et éthétisé ... Dès lors la volonté d'efficacité ne se sépare plus des jugements esthétiques. Le dire efficace peut acquérir une plus-value : le bien, ou beau, dire », M. Beaujour, *Rhétorique et Littérature*, cité d'après Lempereur (1990), p. 141.

Le coup de grâce vient de la part du positivisme au nom de la vérité scientifique et puis de la part du romantisme au nom de la sincérité. En 1855 la rhétorique disparaît de l'enseignement français remplacée par « l'histoire des littératures grecque, latine, française » (Reboul, 2001).

Selon les auteurs de la *Rhétorique générale* (1982) c'est aux XVII^e et XIX^e siècles que l'évolution de la rhétorique vers la stylistique a trouvé son aboutissement avec les manuels du père Lamy *La rhétorique ou l'art de bien parler* (1675), Dumarsais *Traité des tropes* (1730) et P. Fontanier *Manuel classique pour l'étude des tropes* (1821) et *Traité général des figures du discours autres que les tropes* (1827). Ces auteurs se concentrent (certains, comme Dumarsais, en grammairiens des Lumières) avant tout sur l'analyse des procédés d'expression comme déjà les titres en témoignent parce que « à mesure qu'ils prenaient conscience de la notion de littérature, ils ont senti confusément que pour l'écrivain moderne le commerce avec les figures primait le commerce avec le monde » (Groupe mu, 1982, p. 12). C'est ainsi que la rhétorique cesse d'être l'arme de la dialectique pour devenir la stylistique des Modernes à cette différence près que « l'orateur n'utilise la métaphore que pour conjurer la contradiction, tandis que le poète y a recours parce qu'il s'en enchante » (ibidem, p. 12). La figure reste la même mais ses fonctions sont différentes.

Toutefois les proportions entre la stylistique et la rhétorique changent. Gilles Declercq (Declercq, 1992) parle de la rhétorique qui se « délogécise » et se « littéralise ». Dans les traités de rhétorique en France on observe l'atrophie de l'*inventio* et l'hypertrophie de l'*elocutio*⁵. M. Meyer (Meyer, 1999) synthétise le phénomène de la restriction continue de la rhétorique de façon spectaculaire d'un racourci historique mais qui illustre bien ce même processus que nous avons essayé de présenter dans les lignes qui précèdent. Or, la rhétorique, selon ce chercheur, s'est limitée à l'épidictique, à l'esthétique des figures de style vu que l'*ethos* a été absorbé par l'éthique philosophique ou religieuse, le *pathos* s'est mué en auditoire et le *logos* a cédé le pas aux sciences logiques et mathématiques (op. cit., p. 282).

2. LES RHÉTORIQUES CONTEMPORAINES

J.-M. Klinkenberg (Klinkenberg, 1990) reconnaît que le renouveau de la rhétorique dans l'œuvre de Perelman-Tyteca *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique* est le résultat de l'appauvrissement et réductionnisme de la pensée pratique par suite du cartésianisme et du positivisme logique. En effet, les auteurs du *Traité de l'argumentation* restituent ses lettres de noblesse à la délibération et

⁵ *Le traité des tropes* de Dumarsais (première édition 1730) et *Les figures du discours* (première édition 1821) de P. Fontanier, sans se réclamer de la tradition rhétorique – le premier parle en grammairien et le second en enseignant, en constituent toutefois l'aboutissement indéniable. Les deux traités ne constituent en effet que des inventaires de figures de style.

argumentation basée non pas sur une logique formelle mais sur l'ancien art oratoire et la triade de l'*ethos*, *logos* et *pathos*. L'évènement qui fait date dans le renouveau de la rhétorique au XX^e siècle est la parution de *Rhétorique et philosophie* de Perelman en 1952. La conception perelmanienne de la rhétorique est celle de *logos*, celle de la raison qui agit en dehors des cadres formels de la science et se pratique en langue naturelle. C'est une rhétorique du raisonnable et non du rationnel (au sens de logique et scientifique). L'objectif de la rhétorique est « l'étude des techniques discursives permettant de provoquer ou d'accroître l'adhésion des esprits aux thèses qu'on présente à leur assentiment » (Perelman-Tyteca, 2000, p. 5). En fait, la rhétorique selon Perelman est une théorie du discours persuasif et de l'argumentation. Perelman a commencé par chercher une logique de la valeur qui permettrait d'éviter le clivage entre la démonstration scientifique et l'arbitraire de l'opinion. Il a trouvé une réponse dans l'ancienne logique basée sur le vraisemblable. O. Reboul (Reboul, 1991) parle à ce titre d'une troisième voie entre la logique formelle et absence de de logique. L'œuvre et la conception de Perelman n'ont été découvertes en Europe que dans les années soixante-dix.

Le retour de la (nouvelle) critique littéraire française (Barthes, Todorov, Genette) aux sources de la terminologie et concepts de l'ancienne rhétorique (notion d'écart, figures et espèces, tropes et espèces) s'explique d'une part par un tournant méthodologique dans le domaine de la science de la littérature qui est « la connaissance des procédés de langage caractéristiques de la littérature » (*Rhétorique générale*, 1982, p. 25) amorcé par les formalistes russes et le cercle de Prague. D'autre part la stylistique descriptive pratiquée depuis le romantisme paraissait épuiser son potentiel. Vasile Florescu (cité in Klinkenberg, 1990) considère comme charnière la publication de *Essais de linguistique générale* de R. Jakobson avec le nouvel emploi de termes classiques de métonymie et métaphore en 1963. Ainsi le retour à la rhétorique au XX^e siècle s'est fait par deux voies : la philosophique et la linguistique.

Klinkenberg, dans l'article cité, souligne que l'apparition des deux néo-rhétoriques, philosophique et linguistique, s'est réalisé sans influence réciproque quelconque. A. Lempereur (Lempereur, 1990) parle même de l'« ignorance réciproque, d'une double restriction qui est peut-être une amputation ». Or, l'amputation pré-suppose l'unité et, ce qui plus est, la proximité temporelle et géographique entre les deux néo-rhétoriques (Paris, Bruxelles et Liège) ne saurait être aléatoire⁶.

⁶ Il n'en reste pas moins que les deux néo-rhétoriques ont connu des tensions ; José-Maria Pozuelo dans *Del formalismo a la neorretorica* (1984) reprochait à la rhétorique structuraliste d'être « fondamentalement formaliste et visiblement désidéologisée », qu'elle « débouche finalement sur un formalisme limité à la littérature, avec des bénéfices idéologiques évidents en faveur d'une conception des choses comme coupées du discours social, conception autonomisante et verbaliste » mais aussi d'être « une 'rhétorique restreinte', limitée de manière drastique à l'*elocutio*, et plus spécifiquement encore aux tropes, pour achever par être une simple théorie de la métaphore », cité in Klinkenberg, 1990, p. 119.

Or, il n'y a pas que des facteurs externes qui rapprochent les deux 'rejetons' modernes de la rhétorique. Selon Klinkenberg (ibidem) le fait que la notion de figure, centrale pour la rhétorique dite d'ailleurs de figures trouve son importance aussi dans la rhétorique argumentative, est la preuve de la proximité entre les deux. Si la première s'intéresse avant tout à la structure linguistique et logique de la figure et la seconde aux effets de son usage, il n'en reste pas moins que ce qui permet de décider que la figure est argumentative ou de style, est uniquement le contexte pragmatique, la structure du transfert logico-sémantique étant à chaque fois identique. Donc, les deux rhétoriques se servent de même concept mais dans des contextes et avec des objectifs différents. Pour Perelman la figure (que ce soit trope, figure de diction ou figure de pensée) est uniquement envisagée dans son aspect fonctionnel à savoir de « faire voir », cet effet de 'présence' ne servant qu'à renforcer une argumentation. Pour le théoricien la force argumentative de la figure vient de son pouvoir de singulariser, de faire voir, de rendre sensible. C'est ici le point commun entre rhétorique argumentative et rhétorique littéraire, le potentiel du figuré de faire voir, de rendre le discours 'palpable' de rendre la réalité plus proche, plus présente. Perelman cite à cette occasion l'exemple de la métaphore de la main invisible d'Adam Smith qui 'illustre' l'harmonie entre l'individuel et le collectif. La figure est traité ici comme un élément qui appuie une argumentation car argumenter consiste à donner des raisons en faveur d'une décision / solution.

3. RHÉTORIQUE COMME TERRAIN DE L'INTERDISCIPLINAIRE

Il est incontestable que la rhétorique, depuis l'Antiquité jusqu'aux néo-rhétoriques contemporaines, a élaboré un évantail très large de concepts pour l'analyse de la langue (à titre d'exemple les notions de métaphore, synecdoque et métonymie en lexicologie et sémantique, voire en pragmatique – le principe de métonymie intégré de Kleiber), de la littérature et poésie ainsi que de l'image (cf. Kibédi-Varga, 1989, *Discours, récit, image* Bruxelles, Madragaà). En plus, la rhétorique offre les moyens d'étude des procédés de persuasion (les différents types d'arguments, les relations logiques dans les schémas de raisonnement déductif, inductif, syllogismes, enthymèmes), pour ne mentionner que certains des aspects du trésor de la rhétorique et qui peuvent se retrouver dans l'analyse des textes à visée persuasive, comme : la plaidorie, le tract électoral, le placard publicitaire, la lettre de demande d'emploi, l'éditorial.

Dans le cadre de l'analyse du discours les linguistes ont décrit, en référence au modèle antique de syllogisme et d'enthymème, la séquence argumentative typique (cf. Adam J.-M., 1997, *Les textes : types et prototypes. Récit, description, argumentation, explication et dialogue*, Nathan).

Les textes analysés comme rhétoriques étaient tout d'abord les discours politiques historiques et contemporains mais avec le développement voire la révolution

dans les techniques de mass-média la catégorie de textes rhétoriques s'est accrue de films, textes d'internet, débats télévisé etc.

Les analyses rhétoriques contemporaines admettent que les structures linguistiques et systèmes discursifs révèlent un ordre et un sens latent de l'expérience historique du monde c'est-à-dire que la manière dont nous construisons le discours sur le monde influence son appréhension et sa perception. Si toute expérience humaine est réalisée par et dans la langue, le domaine des 'textes' rhétoriques s'étend sur tout ce qui est objet de culture y compris les objets non discursifs (Gill, Whedbee, 2001) comme la statue du Christ sur le mont Corocvado ou le monument de l'Holocaust à Berlin.

4. CONCLUSIONS – POUR UNE RATIONALITÉ ARGUMENTATIVE DU LANGAGE NATUREL

Nous considérons la rhétorique comme un art fonctionnel qui est celui de persuader par le discours. Son objectif principal étant d'agir sur les récepteurs, tous les autres éléments discursifs et non discursifs : choix de stratégie argumentative, preuves et arguments, figures et style, l'*ethos* de l'orateur / auteur etc. lui sont soumis.

De nos jours la rhétorique a perdu son statut d'une technique de composition des textes, elle vise plutôt à analyser la structure des textes ou à décrire les séquences typiques du discours argumentatif.

On pourrait aborder le problème de l'unité de la rhétorique dans une double perspective : ou bien comme un éclatement d'une discipline trop vaste et dès le début vouée à un fractionnement ou bien, compte tenu de la restriction et le fractionnement réel (rhétoriques contemporaines) postuler l'unicité originaire de LA rhétorique (certains appellent *paléorhétorique* la rhétorique antique).

Nous sommes d'avis que le retour à la tradition, à la grande tradition de l'Antiquité incarnée dans la *Rhétorique* d'Aristote est une proposition non seulement plausible mais souhaitable dans la sphère du discours public dans les démocraties occidentales. Il est souhaitable de restituer l'*ethos* de celui qui s'engage dans le débat, de rappeler que le *logos* est un raisonnement basé sur les prémisses vraies ou vraisemblables car la rhétorique traite des alternatives possibles dans le discours, enfin d'avouer clairement que le discours a le droit de séduire, de convaincre et de faire agir le public, conformément à la tradition du *pathos*. Ces trois dimensions sont constitutives d'une rhétorique définie comme science d'un discours public honnête visant à persuader le public de choisir la solution en fonction d'un bien commun préétabli ou à établir à l'aide de ce discours même. Dans une telle vision des choses le style et plus spécialement les figures ne sont pas considérés comme un objet en soi mais comme un répertoire de moyens linguistiques au service d'un discours argumentatif-persuasif.

Il est vrai que la question de l'espace rhétorique : *ethos* ou morale de l'orateur-juge, *logos* ou langage, raisonnement, logique, *pathos* ou persuasion, influence, manipulation, a été amorcée par le père fondateur de la rhétorique⁷. Toutefois, la rhétorique est morte, selon P. Ricœur (Ricœur, 1975), parce qu'elle s'est réduite à la théorie des figures en se libérant des liens avec la dialectique et la philosophie car c'est le fondement philosophique qui fut la garantie de l'unité de l'ancienne rhétorique.

On peut toujours parler de rhétorique en sens étroit c'est-à-dire comme d'un répertoire sclérosé de quelques procédés d'expression ou comme une technique dangereuse de manipuler les masses ou même un exercice scolaire de la parole publique. Toutefois, selon notre opinion, la rhétorique est avant tout révélatrice du comportement rationnel de l'homme, de sa capacité de s'exprimer de façon claire et logique, issue de la dialectique aristotélicienne, mais aussi de façon de persuader / convaincre⁸ le partenaire du dialogue. La rhétorique propose un ordre rationnel pour le débat dans des sociétés démocratiques où chaque question de nature sociale est porteuse d'une controverse. La rhétorique non seulement permet de structurer et orienter le débat mais postule aussi une éthique de la parole publique.

BIBLIOGRAPHIE

- Cassin B. (1990), *Bonnes et mauvaises rhétoriques : de Platon à Perelman*, in : M. Meyer, A. Lempereur, *Figures et conflits rhétoriques*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.
- Declercq G. (1992), *L'art d'argumenter. Structures rhétoriques et littéraires*, Editions universitaires.
- Genette G. (1972), *Figures III*. Paris : Le Seuil.
- Gille M.A., Whedbee K. (2000), *Retoryka* in : T.A. van Dijk, *Dyskurs jako struktura i proces*, przekład G. Grochowski. Warszawa : Wydawnictwo Naukowe PWN.
- Groupe mu (J. Dubois, F. Edeline, J.-M. Klinkenberg, P. Miguet, F. Pire, H. Trinon) (1982), *Rhétorique générale*. Paris : Editions du Seuil.
- Klinkenberg J.-M. (1990), *Rhétorique de l'argumentation et rhétorique des figures*, in : M. Meyer, A. Lempereur, *Figures et conflits rhétoriques*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.
- Lempereur A. (1990), *Les restrictions des deux néo-rhétoriques*, in : M. Meyer, A. Lempereur, *Figures et conflits rhétoriques*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.
- Meyer M. (1999), *L'Histoire de la rhétorique des Grecs à nos jours*, Librairie générale Française.
- Perelman Ch., Olbrechts-Tyteca L. (2000), *Traité de l'argumentation. La nouvelle rhétorique*. Bruxelles : Editions de l'Université de Bruxelles.

⁷ « Il y a trois éléments inhérents à tout discours : l'orateur, ce dont il parle, et l'auditoire », Aristote, *Rhétorique* 1358a.

⁸ P.ex. « convaincre » peut prendre le sens de faire comprendre tandis que « persuader » de faire croire (Reboul 1991), cette distinction ayant les racines dans la distinction perelmanienne entre « convaincre » qui a le sens de 'obtenir l'adhésion de tout être de raison' et « persuader » concernant un auditoire particulier (Perelman, 2000, p. 36) ; la distinction n'a d'ailleurs rien de tranchant.

Quintilien (1975–1980), *De l'institution oratoire*, 7 vol. Paris.

Reboul O. (1990), *Rhétorique et dialectique chez Aristote*, « Argumentation », vol. 4, nr 1.

Reboul O. (2001), *Introduction à la rhétorique*. Paris : PUF.

Ricoeur P. (1975), *La métaphore vive*. Paris : Editions du Seuil.